

Narcisse, un parfum de poésie qui claque comme un slam

Le slam souffre certainement d'un trouble d'identité, ou à tout le moins d'une identité trouble. Ecartons d'emblée ses homonymes sauvages, qu'ils soient sous-genre du death metal, méchante chute en skateboard ou bond sur la foule comme sur une mer lors des concerts de rock.

Non, le slam évoqué ici est une déclamation codifiée de poésie, sans musique, sans artifices, un art oratoire pur. Jaillie en 1986 de la bouche du poète américain Marc Smith, cette pratique est associée, à tort ou à raison, à la mouvance hip hop. Et si la *street culture*, avec ses revendications de libertés, n'est pas totalement étrangère à sa naissance, le slam est cependant très loin des clichés de rappers breloquant de dollars en or incrustés de diamants.

Une salle comble et comblée

Alors, avec de si remuants cousins, l'image du slam ne peut être que brouillée, intimidant les vieux et ennuyant les jeunes. «Mais le slam n'est pas du rap sans musique», confiait il y a quelques jours Narcisse à des élèves de Delémont. Le slam est un genre à part entière. Le slam de Narcisse est même une nouvelle race de performance. Son spectacle 2.0 *Cliquez sur*



Narcisse jette une lumière crue et bouleversante sur le poétique art du slam. PHOTO TLM

j'aime, samedi dernier sur ses terres natales de Vicques, l'a démontré de la plus belle manière qui soit.

D'entrée de jeu, la frontière entre réel et virtuel s'estompe. Nimbé d'un son aussi cristallin

qu'électronique, Narcisse apparaît dans un écran sur lequel virevoltent virtuellement voitures de rêve, villas de rêve, visages de rêve. En expert consommé d'informatique, le slameur se joue des barrières entre le physique et le numérique, entre l'humain et la machine, pour mieux apparaître tel un *deus ex machina*, droit, stoïque, immobile. Et vaguement inquiétant.

Sur l'autre plateau de la balance, Pierre Gilaroni et sa guitare équilibrent par leur réconfortante normalité. Et au milieu, un écran à taille humaine, dans lequel se promènent des illusions grandeur nature, gommant en une confusion vertigineuse la limite entre le vrai et le faux.

La beauté toxique des fleurs de Narcisse

La scène est posée, elle ne bougera plus. En Statue du Commandeur, Narcisse devient le grand prêtre de la sombre cérémonie. Fondu dans l'obscurité, son crâne chauve ne fait que frôler le cercle de lumière. Les yeux profondément enfoncés dans les orbites scrutent intensément le public. Tel un vampire, ce Narcisse captif de son reflet captive par son reflet.

Paré d'un étrange tablier de cuir, le ténébreux maître queux prépare un orgiaque festin

de poésie, semblant murmurer: «Avec moi, la noce feras-tu?» Car ce Nosferatu aiguise ses crocs de mots, se délecte des syllabes, boit à la gorge des vers, suce le fluide grammatical. Un Narcisse au suc vénéneux, tous les jardiniers vous le diront.

Et pourtant, les textes sont aussi étourdissants d'intelligence que pétillants d'humour. Un contraste saisissant se tisse entre l'austérité du slameur et la brillance de ses propos. De la surconsommation (*Qui vous vend vos rêves*) à la décroissance (*Quato'ze pou'cent*), de l'éphémère gloire (*Je disque j'veux*) à la gloire éphémère (*On s'en fout des premiers*), des réseaux sociaux (*J'aime*) aux compagnes robotiques (*Annick femme mécanique*), Narcisse, avec une humanité rare, balaie de ses beaux mots les grands maux de notre siècle. Présentant son smartphone, il nous tend un miroir de nous-mêmes, où nous nous reflétons, narcissiques à la folie.

«Seuls les poètes ne recyclent pas leurs vers», observe Narcisse. Pourtant, ne serait-ce pas ça le slam, un grand recyclage de la poésie? Alors oubliez tout ce que vous croyiez savoir sur cet art. Vouez aux «j'aime» honnis les mauvaises langues ignares. Cliquez sur j'aime *Cliquez sur j'aime*.